Les grandes filles modèles

par Denys Prache*

Drames et passions à toutes les pages !
En présentant quelques héroïnes de romans donnés comme livres de prix à la fin du XIXe siècle,
Denys Prache éclaire une page peu connue de l'histoire de la littérature de jeunesse.
Il montre comment de tels romans prennent place dans leur époque et en reflètent les tourments et les élans.

Vous ne ferez peut-être jamais leur connaissance mais sachez qu'elles ont existé à la toute fin du XIX^e siècle et que leurs vies ont été données en exemple à une génération d'adolescents, filles et garçons, celle des bons élèves récompensés par les livres de prix dont elles sont les héroïnes.

Alors que Les Petites filles modèles - qui ont alors quarante ans d'existence - continuent de faire les plus belles ventes de la librairie Hachette, ces jeunes filles (elles ont une douzaine d'années au départ et on est encore enfant à cet âge en cette fin de XIX^e siècle) vivent des drames en chaîne jusqu'à leur mariage. En dépit des fins artificiellement heureuses de ces récits et si on les relatait dans un style contemporain, ils feraient prendre conscience qu'on offrait aussi du Zola et du Freud aux plus jeunes des citoyens de la République.

* Fondateur du journal Okapi, Denys Prache est auteur de nombreux documentaires historiques et scientifiques et, récemment, de trois titres chez Albin Michel Jeunesse: Le Grand livre des rébus, Messieurs Poubelle, Sandwich & Cie, Le Dessous des mots.

On imagine difficilement les bouleversements que les deux dernières décennies du XIX^e siècle ont dû apporter dans la mentalité de tous les Français. Ils ont pour origine plusieurs lois promulguées à l'initiative de Jules Ferry. La première, oubliée, votée en 1880, est celle qui écarte l'Église du Conseil supérieur de l'Instruction publique et prépare ainsi la séparation de l'Église et de l'État qui n'aura lieu que vingt-cinq ans plus tard. La seconde est celle qui ouvre aux filles l'enseignement secondaire, suivie par les lois qui proclameront l'enseignement gratuit, laïque et obligatoire.

Ne négligeons pas l'influence de l'impérialisme dominant. L'École coloniale vient d'être créée ainsi qu'un Ministère des Colonies. Il faut aussi prendre en compte l'entrée de l'Extrême-Orient dans l'imaginaire populaire à la suite de la décision par le même Ferry, devenu Ministre des Affaires étrangères, d'envoyer un corps expéditionnaire au Tonkin et, de là, en Chine.

Tout en sacrifiant aux poncifs qui font des Blancs les seuls *homo sapiens* de la planète, beaucoup d'écrivains insèreront dans leurs décors tout ce que ces nouveaux pays offrent de meilleur sur le plan de la nature. Ils montreront ainsi l'intérêt qu'ils portent à la botanique, une science très populaire qui sera vite détrônée par la physique et par la chimie avec comme conséquence de retarder la naissance de l'écologie.

Qui sont les auteurs de ces récits ? Tous contemporains. Tous marqués à vie par la guerre de 1870, le froid, la faim la répression des Communards, événements qu'ils ont connus à l'âge de la trentaine. Tous présents dans le *Larousse du XXe siècle* publié de 1927 à 1960, avec indication des titres de leurs œuvres. Rayés ensuite.

Léon Barracand est poète, romancier et auteur de théâtre. Fernand Calmettes est peintre, critique d'art puis littérateur.

Le journaliste Edgar Monteil, condamné à la prison pour avoir écrit en faveur de la Commune, se lancera dans la politique, sera préfet et enfin directeur de l'asile de Villejuif! Émile Pech est professeur de littérature. Henry Gréville, de son vrai nom Alice Fleury, la seule femme, auteur d'une quarantaine de romans, est la fille d'un professeur de français à Saint-Pétersbourg. Elle a dû emprunter un nom d'homme pour se faire publier: on n'écarte pas facilement l'ombre toujours présente de la Comtesse de Ségur pour se faire une place... au soleil!

Ils ont tous lu Thérèse Raquin, publié en 1867, et ont appris de Zola l'art de construire un scénario solide. On suit leurs personnages de page en page, entraînés dans un suspense permanent, là où les intrigues peuvent le mieux se développer. On plaint alors les malheureux qui se battent jusqu'au bout. On s'identifie à ceux qui sont bons pour mieux haïr les méchants. On a peur aussi des monstres. Mais à la différence de l'ancien chef de publicité d'Hachette (on imagine mal Émile contraint de lire tous les romans de la Comtesse !), ils ne peuvent pas s'engager à ne rien amputer du réel. Toute expression d'un désir ou d'un plaisir sensuel leur est interdite pour cause de morale aussi bien religieuse que laïque et les corps sont là pour souffrir, jamais pour jouir. Est-ce pour combler ce vide qu'ils enflent et multiplient les malheurs de leurs héroïnes ?

Une même maison d'édition les publie. Trois associés, Charavay, Mantoux et Martin sont arrivés péniblement à conjuguer leur savoir-faire et créent finalement la Librairie d'Éducation de la Jeunesse - tout un programme ! - qui tient son rang, avec seulement une cinquantaine de titres, parmi les géants des livres de prix que sont Mame, éditeur « porte-parole » de l'Église, et Hetzel qui aligne des centaines de titres dont les Jules Verne.

Dès le XVIIe siècle, les jésuites instituent la cérémonie de la remise des prix dans leurs collèges parisiens : le livre devient ainsi le cadeau symbolique par excellence fait aux bons élèves. Avec la gratuité de l'enseignement, les écoles s'ouvrent à des couches de population qui ne connaissaient même pas le mot « bibliothèque » et le livre offert doit faire rêver ceux et celles qui le reçoivent. Alors que la bourgeoisie ne regardait et ne gardait que les livres reliés en cuir, toujours des mêmes couleurs rouge, vert foncé et bordeaux, les classes moins privilégiées vont avoir droit à des chefs-d'œuvre nés du souci qu'ont les éditeurs d'étonner, de séduire mais surtout de récompenser. Les couvertures, fabriquées dans un carton épais recouvert de toile, sont de vrais décors où se mêlent personnages et paysages en couleurs - les plus belles exigent jusqu'à dix passages de presse! - qui illustrent des scènes du livre et les titres en or brillent comme des trésors. Les livres de prix le sont doublement car ils sont aussi précieux. L'armoire familiale ou la simple étagère de la salle commune devient ainsi le réceptacle des livres de prix considérés comme les plus belles récompenses que puissent recevoir un élève et sa famille. L'arrivée de la guerre, en 1914, mettra fin à ces belles éditions.

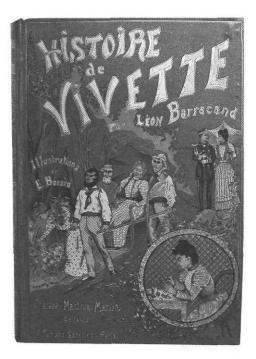
Et les héroïnes choisies ?

Elles dormaient dans ma bibliothèque. J'ai réveillé trois d'entre elles un court instant pour relire leur histoire et vous la livrer après passage à travers quelques filtres indispensables.

J'ai d'abord failli abandonner devant l'interminable accumulation de situations dramatiques, me surprenant à lancer des « n'en jetez plus ! » aux auteurs. J'ai ensuite fait abstraction des dénouements presque honteusement heureux, contraint d'accepter qu'un deus ex-machina, à savoir Providence, remette tout en ordre et conduise ces filles à un mariage moralement - et financièrement - acceptable. Je me suis enfin efforcé de lire sans tenir compte des brusques accès de lyrisme arrivant fort à propos pour faire déborder le trop-plein des malheurs, dans le genre de celui-ci : « Le soleil sur son déclin poudrait d'or les récalcitrants eucalyptus et le son mesuré des fines réparties du vieillard coupait les rires argentins de la charmante femme. » Au secours, Mallarmé!

Il reste que, au contraire des cauchemars qui réservent un instant de plaisir quand on en sort, les aventures de ces héroïnes m'ont laissé dans un état de veille qu'une fin plaquée comme un impossible cautère ne pouvait écourter. Dans le cas des trois héroïnes choisies, l'aventure commence quand elles ont douze ans et s'achève avec leur mariage. Comme ces romans ont été écrits pour des jeunes de leur âge, on peut en déduire qu'ils sont faits pour offrir une vision de l'avenir qu'on ne saurait qualifier de particulièrement rose, en dépit du ciel bleu final.

Les auteurs, devins ou prophètes, ont-ils ainsi préparé une génération de futurs



Couverture de Histoire de Vivette, de Léon Barracand

La grand-mère :

« Les saillies et les creux de ses grands traits rapprochent dans l'ovale du visage la cambrure du nez de la proéminence du menton. Les yeux noirs, sous les

mèches blanches, ont un air de dureté. » La petite-fille :

« Sa jolie tête tient de trop près aux épaules. Quand elle traîne ses jambes débiles sur le tapis, l'épine dorsale demeure raide et nouée. »

adultes à affronter l'horreur hyperréaliste de la Première Guerre mondiale ? Et l'étrange oubli de cette littérature n'est-elle pas due au fait que la plupart des jeunes lecteurs sont morts dans les tranchées quinze ans plus tard et que les lectrices ont connu très jeunes des responsabilités qui, sans être forcément dramatiques, les ont travaillées au corps et à l'âme avec plus de violence et de brutalité que n'importe quel roman lu ? J'ai gardé les prénoms et les illustrations aujourd'hui centenaires.

Vivette

Dans un appartement bourgeois d'une ville de province, une dame âgée vit avec sa petite-fille, une enfant si fragile et si frêle qu'elle se tient à peine debout et qu'il faut la surveiller en permanence. Le père de l'enfant est parti en Chine et n'a donné aucune nouvelle depuis longtemps; on pense qu'il a été enlevé par des « barbares ».

Madame recueille un jour une fillette, prénommée Vivette, pour la donner en jouet à l'enfant rachitique. Elle lui reprochera régulièrement d'être une bouche inutile à nourrir et lui réserve ses plus terribles colères, apparemment constitutionnelles où, tout à coup, « ses yeux noirs lancent des éclairs, ses mèches grises échappées se tordent sur le front en nœuds de vipère, son visage congestionné semblant alors la face de Méduse. » Suite à une mauvaise conjoncture, Madame est ruinée et Vivette, déjà occupée au ménage et aux soins à donner à la petite rachitique, se sent obligée d'éviter à tout prix la déchéance de celle qui l'a recueillie. Pour lui gagner un peu d'argent, elle fabrique la nuit, pour un vendeur de rues, des fleurs artificielles avec des bouts de soie tendus sur

des montures en fil de cuivre. L'évocation d'une telle activité m'a renvoyé aux années 80, celles du XXe siècle. J'étais à Budapest chez un pasteur qui proposait une chambre d'hôte, en fait sa salle à manger ! Sa femme, fille d'une demoiselle d'honneur de l'Impératrice, perdait peu à peu la vue en confectionnant des roses en tissu qu'elle vendait aux dames du quartier en faisant du porte à porte. Ses matières premières ? Des bas nylon mis au rebut dans une usine de la banlieue qu'elle faisait tremper dans différents bains de teintures allant du rose au rouge, en pleine baignoire! Certaines situations peuvent donc se répéter exactement à un siècle de distance.

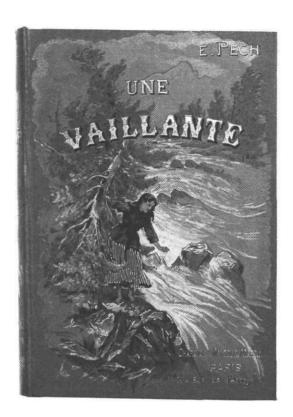
J'en reviens à Vivette. Un jour, Madame croit apprendre par un courrier assez ambigu que son fils a disparu en Chine. Plus d'espoir. Son cœur ne tient pas. Elle tombe et désormais « gît dans son fauteuil, le corps rigide, le visage blême. Elle fait effort pour parler mais ne parvient plus qu'à émettre un bredouillement confus de sa bouche tordue par un affreux rictus. »

Où va-t-on en venir ? À une découverte inattendue. Madame a un second fils, industriel, mort d'une fièvre maligne en Chine où il a laissé une grosse fortune que son frère est parti rechercher. Avant de mourir, il s'était épris « d'une jeune ouvrière ayant le type de ces races sarrasines où, à travers le mélange des populations et comme un témoignage de leur ancienne occupation du sol, survit la beauté mauresque », autrement dit une maghrébine! Madame avait refusé le mariage qui avait eu lieu quand même. De leur union était née une fille, la dénommée Vivette, dont la mère, de



La grand-mère :

Rentre dans ton trou,
bête immonde,
cloporte malfaisant !
dit-elle en s'agitant
comme une furie,
saisissant les sièges au
passage et les
brandissant
sur la tête de Vivette. »



Couverture de Une Vaillante, d'Émile Pech

santé fragile, était morte en apprenant le décès en Chine de son mari. Madame avait recueilli la jeune enfant pour se venger sur elle du crime de lèse-convenances commis par son fils préféré.

Monique

Par ordre d'entrée en scène :

André: il a vu sa jeune sœur de neuf ans brûler vive. Son père, désespéré, a tenté d'abord de se suicider avant de mourir le crâne fracassé par une pierre éjectée par l'explosion d'une charge de dynamite dans une mine.

Sa mère : sauvée de la folie, elle voit son visage se couvrir « d'une espèce de lèpre qui la défigure. » Se croyant contagieuse, elle se refuse à embrasser son fils chéri et ne veut pas non plus sortir de chez elle car la seule fois où elle s'y est risquée, elle n'a pas supporté le regard des gens du village.

Monique, alias Mouquinette : elle est la fille d'un contrebandier et d'une servante d'auberge morte quand elle avait sept ans. Son père rêvant d'avoir un garçon, « l'enveloppe d'une haine sourde », la nourrit de pain et, au cours de ses habituelles colères, la bat sauvagement.

Comme il vit de la pêche en rivière, il l'oblige à plonger pour aller chercher les plus grosses truites cachées sous les rochers. Pour qu'elle devienne efficace, il lui a longtemps enfoncé la tête sous l'eau en comptant de plus en plus lentement jusqu'à douze... et ensuite jusqu'à l'asphyxie!

L'après-midi, elle doit récolter le crottin des chevaux sur les routes dans une grande corbeille d'osier. Le soir enfin, elle a les filets à réparer. Il reste à préciser qu'elle est nu-pieds et nu-jambes, été comme hiver.

André rencontre un jour Monique, assise trempée sur un rocher, chassée du domicile par son père. Il faudra attendre que le contrebandier, atteint d'un rhumatisme articulaire aigu dû à ses nombreuses immersions, soit contraint de rester au lit pour que Monique devienne la demoiselle de compagnie de la mère d'André. Elle apprend seule, et en cachette, à écrire puis à lire! Comment? Sa mère, avant de mourir, lui a laissé un syllabaire en images qu'elle déchiffre page à page mais que son père un jour jette au feu. Pour l'aider dans sa lecture, le curé du village lui donne alors un livre : le récit détaillé du martyre de trois missionnaires en Extrême-Orient, victimes « d'une horde de barbares musulmans!».

S'ensuit une série d'événements où s'enchaînent miracles et châtiments : la mère guérit grâce au traitement d'un quatrième docteur consulté (vive la médecine !), Monique sauve André de la noyade dans la même rivière où son père l'a si souvent obligée à plonger (le supplice est méritoire !) et son père, guéri lui aussi, reprend son premier métier mais se fait tuer par une patrouille de douaniers (châtiment mérité !). Comme prévu, André, après avoir endossé l'uniforme et défendu Paris en 1870 (va, enfant de la patrie !), rejoint Monique et l'épouse.

Avant que cet heureux dénouement ne puisse se produire, il restait à écrire un chapitre essentiel. Monique a appris seule à lire et écrire (pas facile !) mais elle donne encore du « Monsieur » à André.

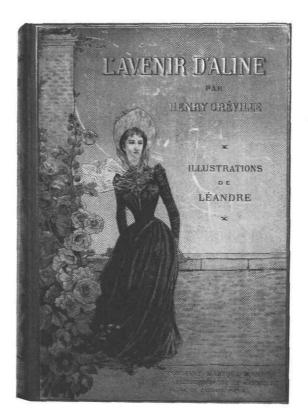
Pour supprimer ce titre, pour passer de l'anonymat à celui de membre d'une classe sociale, à savoir la petite bourgeoisie de province, Monique a dû faire ses classes mais comme le roman se



Monique : « La faible enfant que son père aurait pu broyer en la pressant entre ses doigts noueux, s'élança sur le syllabaire que les flammes commençaient à lécher. »



Monique : « Elle le sauvera ou mourra avec lui. Avec son instinct de fille habituée à vivre au milieu des eaux, elle a jugé la distance que le corps du noyé peut avoir parcouru depuis le moment de son immersion passive. »



Couverture de L'Avenir d'Aline, de Henry Gréville (Alice Fleury)

passe avant la promulgation des lois Ferry, il fallait imaginer pour elle un enseignement gratuit et obligé bien que non obligatoire : un notaire qu'André a rencontré au cours d'un voyage, sensible à l'intelligence de la fille, s'en chargera. Pour une fille, seule l'éducation pouvait venir à bout des interdits sociaux les plus tenaces. Il était encore certainement utile d'en faire la démonstration.

Aline

Aline va vivre une adolescence particulièrement difficile et son histoire est celle d'une relation infernale avec la mère qui va durer de longues années.

L'affrontement commence quand elle a douze ans et sa mère trente-cinq.

Le père, professeur mais aussi artiste peintre à ses heures, et donc mal vu par sa hiérarchie, vient de mourir d'une phtisie galopante. N'ayant pas souscrit à une assurance vie, les deux femmes se retrouvent totalement démunies.

Aline, la bouche volontaire et les yeux gris assez durs, ne supporte pas de voir sa mère pleurer à longueur de journée. Elle l'incite à accepter le poste de préceptrice qu'on lui propose en Russie pour trois ans. « Sois raisonnable » ditelle à sa mère paniquée d'avoir à quitter sa fille. Égoïsme ? Lucidité ? Ou souhait généreux d'aider sa mère à sortir de son chagrin ? Maturité, sûrement.

Les deux enfants russes à éduquer, des filles, sont un peu plus jeunes qu'Aline et s'en voyant très aimée, la mère pense avoir retrouvé en elles la fille dont elle a rêvé. Plus grave encore, la mère des enfants atteinte de phtisie (l'auteur avait quatorze ans quand fut donnée à Paris La Traviata!) et donc condamnée, lui fait promettre de ne jamais les abandonner.

Pendant ces trois ans d'absence, Aline a été mise dans une pension où elle accepte sans broncher tous les sarcasmes dus à sa situation de famille. Une amie de sa mère, très riche et mondaine, la prend ensuite à demeure chez elle. D'abord bien décidée à rester ellemême, elle refuse l'aide des domestiques et se garde de jouer le jeu du monde jusqu'au jour où elle se rend compte qu'elle peut en tirer parti à son avantage. Jolie, adoptée et parfaitement adaptée, très sensible à l'environnement confortable, elle observe, écoute, enregistre et juge. Une phrase lancée un jour par une dame invitée la frappe et la blesse : elle compare le métier d'institutrice, celui de sa mère en somme, à une nouvelle forme de domesticité.

Aline trouve dans ces propos non pas l'occasion d'une révolte mais celle de se retourner vers le père disparu et décide de se mettre, comme lui, au dessin.

La mère d'Aline, revenue de Russie avant d'y repartir pour trois ans, explique en vain à sa fille qu'elle a promis à une mourante de prendre en charge ses enfants. Devant l'incompréhension d'Aline qu'elle croit feinte, elle juge sévèrement ses dessins, les trouvant « non conformes à ceux de son père ».

Elle apprend alors que sa riche amie reçoit des hommes de son âge mais aussi des beaucoup plus jeunes et, après enquête, découvre que l'un d'eux, beau et brillant, court après la fortune de son amie mais aussi après sa fille qu'il croit riche. Elle sent Aline prête à se laisser piéger et, de plus en plus désemparée, consulte son vieux parrain qui la rassure tout en lui laissant entendre qu'elle doit être patiente. En son for intérieur, elle accuse son amie de tous les torts et est



La mère : « ô, mon mari ! Elle enfouit sa tête sous les draps et pleura à son aise. »

Aline : « Elle regardait sa mère d'un air concentré. Les coins de sa bouche se contractaient. Elle n'avait aucune envie de pleurer. Elle se fût plutôt mise en colère. »

persuadée qu'Aline tente de séduire le jeune prétendant par pure jalousie, ce qui se résumera dans le dialogue suivant qu'elle entame :

« - Tu la hais - Non elle m'amuse - Méchante - Pourquoi être chimérique ? Tu vois la vie avec des ailes d'hippogriffe, moi, je la vois dans le train d'un cheval de fiacre et, conviens-en, on va plus souvent en fiacre qu'en hippogriffe. » Curieuse référence au *Roland Furieux* de l'Arioste.

Trois ans plus tard, Aline, devenue une jeune et jolie femme, reproche à sa mère de l'avoir abandonnée... et de n'avoir rien fait pour expérimenter autre chose que son métier de préceptrice. Aline veut goûter à tout, vivre des expériences nouvelles, sentir, toucher, séduire. Mais en même temps elle se déchire, à la fois mal dans sa peau et impuissante à se parer d'une autre, voulant garder intacte sa mère et la voir changer pour le lui reprocher ensuite. Et c'est ainsi qu'elle persiste dans le dessin, envoie des œuvres au Salon dans l'espoir d'y être reconnue ou plus sûrement d'être en priorité la fille de son père car, de l'avis général, elle n'est pas assez douée pour avoir la moindre chance de percer.

Comme par hasard, un mari, « minus ex machina », se présente au bon (ou au pire) moment. Il est le fils de l'ancien proviseur du collège où le père d'Aline enseignait, un garçon qu'elle a rencontré une fois et à qui elle a trouvé l'air d'un pion. Grossière épissure au fil de son histoire. On ne peut croire qu'elle accepte aussi facilement un destin aussi trivial et on rêverait aujourd'hui que l'oncle médiateur cède la place à un spécialiste agréé de l'inconscient. Mais l'auteur ne devait pas être dupe de l'invraisemblance de l'acte final.

Seule une femme, même cachée sous un nom d'homme, pouvait aussi bien exprimer la complexité de l'adolescence féminine et en démêler les arborescences.

À une époque où le livre reste l'instrument idéal de soumission (à la famille, à la Patrie, à la République) et de résignation sociale, il était courageux ou inconscient d'aborder un sujet aussi intime et dangereux. Toute exploration ayant trait à la sensualité lui étant interdite, l'auteur a choisi de s'aventurer dans le psychisme, domaine encore mal connu. Son éloignement - elle vit en Russie - lui a peut-être facilité cette démarche mais comment ne pas remarquer que l'année même où elle écrit ce roman, Freud est à Paris, prêt à énoncer ses principes généraux de la psychanalyse ?

Otées les scories, on reste étonné de se voir engagé, à travers ces récits, dans des raids impitoyables qui tracent leurs pistes en pleine brousse familiale. Comme si les explorateurs d'un empire colonial lointain enfantaient des collègues qui n'ayant pas la possibilité de prendre part à leurs découvertes si abondamment relatées dans les livres de jeunesse se contentaient d'explorer de leur côté l'empire, lui aussi inextricable, des sentiments.

Voilà. Mes héroïnes sont fatiguées. Les grandes filles modèles vont rejoindre l'espace clos de leurs livres.

Livres ayant servi à cette étude :

- L'Histoire de Vivette, de Léon Barracand,
- Une Vaillante, d'Émile Pech,
- L'Avenir d'Aline, de Henry Gréville (Alice Fleury), tous les trois publiés entre 1890 et 1900 chez Charavay, Mantoux, Martin, Librairie d'Éducation de la Jeunesse,
 7 rue des Cannettes ou 14 rue de l'Abbaye à Paris.